

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 27

Artikel: La route du Simplon : et Napoléon Ier : IV
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191758>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Les enfants mal élevés.

Tel est le titre d'un ouvrage qui vient de paraître et dont l'auteur est M. Nicolay, avocat à la cour de Paris.

Que de bonnes vérités et que d'excellents conseils dans ce livre !

Papas et mamans, lisez-le, je vous prie ; lisez du moins les réflexions suivantes que fait à ce sujet l'*Estafette*, de Paris ; vous y trouverez non-seulement de bonnes vérités, mais d'excellents conseils.

« M. Nicolay nous montre les différents types d'enfants mal élevés, en quoi il a dû souffrir de l'embaras du choix ; il étudie l'éducation domestique dans ses intimes procédés, le fonctionnement presque toujours si défectueux de l'autorité paternelle et maternelle ; l'application rarement intelligente des procédés de répression ; l'éducation à l'école et au collège ; les questions de la tenue, du langage, des lectures, des distractions, des exemples.

Il a discerné un péril social de premier ordre, là où l'on ne voit guère, en général, que des futilités. Il s'est attaché, en un mot, à poser les principes d'une éducation propre à réaliser cet idéal charmant : avoir des filles dont on ne parle point et des fils capables de faire parler d'eux.

On demandait à un philosophe grec ce qu'on doit apprendre aux enfants.

Il répondit :

« Ce qu'ils auront à faire quand ils seront des hommes. »

Ce mot passe pour avoir été dit il y a deux mille trois cents ans, et on n'a rien trouvé de mieux depuis ce temps-là.

Quand une trop tendre mère console et cajole son enfant, que le père a puni parce qu'il faisait une scène pour obtenir la lune ; quand elle lui dit, en le couvrant de baisers :

— Viens, mon amour, avec ta petite maman chérie ; n'écoute pas ton méchant papa qui n'aime pas son petit bébé mi-gnon...

Elle commet inconsciemment un acte grave, elle prépare fort mal aux luttes de la vie l'homme futur qui souffrira plus que d'autres devant les impossibilités.

L'influence de l'éducation première est indélébile.

Les petits travers de l'enfant grandissent avec lui ; ils deviennent d'abord des défauts, en attendant qu'ils soient promus à la dignité de vices.

Quand on promène autour de soi des regards attentifs, on est frappé du petit nombre d'enfants vraiment élevés d'après une méthode rationnelle. Ici, on les surveille trop ; là, on les abandonne à toutes leurs fantaisies.

Nous avons eu, l'autre soir, l'occasion de contempler dans sa gloire un type remarquable de gamin mal dressé. On l'avait placé à nos côtés à la table du dîner, en lui faisant promettre, en retour de cet honneur, de se montrer « bien sage ». Il en avait fait le serment, et pour sceller ce pacte, il s'était empressé de répandre une large cuillerée de potage sur notre manche droite, qui en gardera un durable souvenir.

— Popaul, voyons Popaul, mon petit ange, dit aussitôt la mère d'un ton de reproche, auquel se mêlait une tendresse infinie, tandis que le père profitait de l'occasion pour placer un *mot* facétieux sur la précocité de son fruit.

Un peu plus tard, le petit drôle, qu'on aurait dû enlever et expulser sans phrases, après ce premier exploit, profita de ce que nous nous absorbions dans le développement d'une thèse littéraire, pour tremper avec intérêt une cuisse de poulet dans notre verre de bordeaux.

Le père gronda pour la forme ; mais comme c'est un homme brillant, il plaça un autre *mot* joyeux sur l'incident ; ensuite que Popaul, qu'on aurait dû chasser ignominieusement après ce nouveau méfait, et mettre au lit sans autre forme de procès, devint le héros de la soirée. Et comme il y a, dans tout gamin, un cabotin qui sommeille, le cabotin s'éveilla et entra en scène de la façon la plus audacieuse, c'est-à-dire en revenant précisément sur la fameuse et délictueuse patte de poulet. Il demanda pourquoi les poulets n'ont que deux pattes. A quoi le père répondit qu'ils n'en ont que deux parce que cela leur suffit pour marcher. Popaul se balança de droite à gauche sur sa chaise, et, poursuivant son idée, il demanda encore :

— Papa, alors, pourquoi Minet il a quatre pattes ?...

Toute la table se mit à rire avec un mélange de condescendance et d'admiration.

— Parce que, répondit le père, Minet est un chat et non pas un poulet. Il a une forme toute différente, et ses quatre pattes lui sont indispensables.

Notez qu'il y avait huit personnes à table, et que ce dialogue émouvant avait suspendu toute conversation.

Ce n'était pas fini.

Popaul, se repliant en bon ordre, accepta la réponse paternelle, mais il ajouta aussitôt :

— Et si les poulets avaient quatre pattes, est-ce qu'ils ne marcheraient pas mieux ?

— Non, mon enfant, répondit le père, commençant enfin à perdre patience.

— Et s'ils en avaient six ?

— Voyons, Popaul, tiens-toi tranquille !

— Et s'ils en avaient douze ?

— Tu m'embêtes !

Popaul, outragé, se mit à fondre en pleurs, en poussant les accents du plus violent désespoir, et c'est alors seulement qu'on se décida à le faire disparaître.

Le monde est plein d'enfants qui ne sont pas plus sages, et qu'on devrait mettre à la raison dès la... première patte de poulet. »

La route du Simplon

et Napoléon I^{er}

IV

Achèvement des travaux. — Relief du Simplon. — Trahison d'un artiste genevois. — L'Hospice.

Dans l'automne de 1805, l'Inspecteur Céard faisait connaître aux gouvernements intéressés que « le passage du Simplon était maintenant ouvert à l'infanterie et à la cavalerie, et que l'artillerie pourrait également y passer dans dix ou douze jours. » Il ne restait en effet, à cette époque, que quelques travaux à exécuter, savoir 16 ponts et trois quarts de lieue de route dans le voisinage de St-Gingolph. Mais qu'étaient ces 16 ponts auprès de 595 déjà faits ! Qu'étaient trois quarts de lieue de route à finir, en comparaison de 60 lieues exécutées ou recti-

fiées, et de plus de 500 mètres de galeries ouvertes dans le rocher!...

On pouvait donc regarder la grande œuvre comme achevée.

Les travaux qui restaient à faire sur cette grande communication, dans le Valais et depuis Evian à St-Maurice, rentrèrent dans les travaux ordinaires, qui s'exécutèrent petit à petit chaque année. Ils duraient encore lors des événements de 1813 qui les interrompirent ainsi que bien d'autres.

En 1806, craignant que les circonstances de la vie de Napoléon ne lui permissent pas de voir de sitôt la route du Simplon qui allait être terminée, et pour lui en rendre compte de la manière la plus palpable possible, M. Céard fit faire à Genève un plan en relief de ce passage des Alpes. Ce plan, qui devait être mis sous les yeux de l'Empereur, représentait tout l'espace compris entre Glitz et Domodossola. La boîte qui contenait ce Simplon en miniature avait environ 4 pieds de long; elle était doublée latéralement à l'intérieur avec des glaces qui reflétaient les montagnes; et dans le couvercle se trouvaient de jolis dessins à la plume représentant les vues des principales localités de la route.

Ce relief n'eut pas de chance: l'artiste de Genève qui fut chargé de son exécution en escamota les dimensions et en fit une contrefaçon qui fut envoyée à l'empereur Alexandre ayant même que celui qui était destiné à Napoléon fût arrivé à Paris.

M. Céard ayant appris cette infidélité en prévint le comte de Montalivet, qui en parla à Napoléon. « Que M. Céard soit tranquille, répondit l'Empereur, si Alexandre a le relief, moi j'ai le Simplon. »

Il entra dans les vues de Napoléon de bâtir au sommet du col un grand hospice, qui pût, au besoin, servir de caserne. Un décret du 21 février 1801 attribuait une dotation à cet établissement. Le projet primitif fait par l'ingénieur Lescot et devisé à 800,000 francs, ne fut pas exécuté, la chute de Napoléon étant survenue sur ces entrefaites.

Ce ne fut qu'en 1825 que les moines Augustins du Grand St-Bernard reprurent ce projet qu'ils menèrent à bonne fin, grâce à des ressources considérables. Présentement, quatre religieux délégués du St-Bernard sont en permanence dans cette solitude pour s'y consacrer à l'assistance des voyageurs nécessiteux. Chaque année, 1000 à 1200 étrangers sont reçus et logés gratuitement à l'hospice.

Construite de 1801 à la fin de 1806, la route du Simplon, qui compte de Brigue à Domodossola une longueur de 14 lieues sur 25 pieds de large, a coûté 18 millions de francs. Elle surpasse en

beauté et en pittoresque toutes les autres routes des Hautes-Alpes, et rivalise avec elles pour la hardiesse de la construction. On peut l'envisager comme une grande victoire de l'homme sur la nature sauvage, et elle est la première des routes alpestres qui ont relié le Nord avec le Sud.

Il ne fut jamais accordé à Napoléon de voir cette grande œuvre et d'y conduire son armée; mais elle demeure comme le monument d'un grand génie et d'une grande nation.

Coup d'œil au Mont-de-Piété de Paris.

Le grand Mont-de-Piété de Paris date de Louis XVI, qui l'établit par lettres patentes du 9 décembre 1777; il fonctionna presque immédiatement, mais non dans les bâtiments construits exprès rue des Blancs-Manteaux, à côté du couvent des Bénédictins de Saint-Maur, puisque ces bâtiments ne furent achevés qu'en 1786.

Dès son installation, le Mont-de-Piété eut une vogue considérable, et l'historien Mercier parle de 40 tonnes remplies de montres d'or qu'on y avait portées. Ceci a l'air d'une exagération, mais on est moins étonné quand on sait qu'on engage aujourd'hui mille à douze cents montres par jour. L'exercice de la première année se solda par l'engagement de 428,508 objets, représentant 1,772,596 livres.

Au premier étage du Mont-de-Piété, se trouvent les 1^{re} et 2^e divisions, qui sont celles des bijoux. Là, dans des armoires de fer, des richesses sont accumulées. Ce sont des diamants, des parures, des services d'argenterie, des montres, des chaînes, des bracelets, etc.

Au deuxième étage sont rangées les robes, les habits, les chemises, les draps, les couvertures, tous les objets de ménage et de toilette, des vêtements de soie et des haillons, des livres, des outils.

Plus haut encore, on voit des files de matelas entassés, pressés: c'est le tribut extrême de la misère, qui, après s'être dépouillée de ses habits a donné son dernier gage.

Descendons au rez-de-chaussée: les magasins sont destinés aux marchandises neuves, telles que toiles, draps, mousselines, glaces de grandes dimension, bronzes, cuivres, etc.

Chaque nantissement porte un bulletin; chaque bulletin un numéro pair, si c'est un engagement; un numéro impair si c'est un renouvellement. Aussi souvent que l'article est renouvelé, un nouveau bulletin est cousu sur celui de l'année précédente: vous pouvez en compter dix sur plus d'un nantissement; donc neuf renouvellements. — Le prêt n'est que de six francs? — Six francs! mais c'est un capital pour des malheureux dont le travail ne suffit même pas aux besoins du jour.

Il y a quelques années, un des administrateurs du Mont-de-Piété remarqua un petit paquet qui portait toute une liasse de bulletins de renouvellement et sur lequel

il avait été prêté six francs; — il écrivit à l'emprunteur: une femme se présenta..

— Pourquoi, lui dit-il, ne dégagez-vous pas cet objet?

— Je suis trop pauvre, répondit-elle.

— Vous attachez donc un grand prix à ce paquet?

— Ah! monsieur, s'écria la malheureuse femme en pleurant, c'est tout ce qui me reste de mon pauvre petit!

L'administrateur dégagea le paquet, qui renfermait une robe et un jupon d'enfant: l'infortunée emporta en pleurant de joie ce trésor de la piété maternelle.

On écrirait ainsi des pages lamentables, si l'on voulait faire l'histoire de la plupart des objets engagés. Que de petits drames, la plupart ignorés! Combien de malheureux en sont réduits à aller porter au guichet du Mont-de-Piété ces humbles choses qu'on ne peut voir partir sans que le cœur saigne.

Ceux-là seulement qui ont été amenés à ces tristes séparations savent combien elles coûtent!

On aime ces objets qui ont appartenu à des êtres chers, comme s'ils étaient eux-mêmes des êtres vivants, et s'il faut les quitter, c'est comme si une part de soi-même s'en allait!

Le 26 juin 1851, il fut vendu un anneau d'or, engagé le 8 janvier 1819 pour la somme de 8 francs; il avait été renouvelé pour la dernière fois le 8 décembre 1849; l'emprunteur, qui n'avait pu le dégager, avait payé successivement 26 fr. 50 de droits de renouvellement. Par curiosité, on le fit rechercher: il était mort.

Quel mystère de tendresse cachait une si longue constance?

Nul ne l'a su...

D'ailleurs, on ne s'arrêterait pas si l'on voulait enregistrer la série des anecdotes racontées au sujet du Mont-de-Piété.

L'une des plus curieuses est certes celle de cet élégant qui présenta au guichet, après s'être déchaussé dans un coin, une superbe paire de bottines vernies: on lui en donna six francs, et, après avoir chaussé des pantouffles qu'il avait eu soin d'apporter, il s'en alla en boitant légèrement, appuyé sur une forte canne, feignant d'être blessé au pied pour légitimer sa chaussure insolite.

Une petite fille de douze ans, cachant un objet dans son tablier, se présente au Bureau auxiliaire: « Qu'avez-vous! » lui demande l'employé.

La pauvrete croit qu'on s'informe de ce qui l'amène au Mont-de-Piété; elle répond naïvement et en retenant ses larmes:

— Papa est malade, maman aussi. Le pharmacien m'a demandé trois francs pour un sirop. Alors, j'ai pensé...

— Ce n'est pas cela, mon enfant: je vous demande ce que vous venez engager?

— Ça, monsieur, si vous voulez bien...

Et, ouvrant son tablier, elle tendit sa poupée.

L'employé fut ému et sans attendre la prise, dit à l'enfant:

— Cinq francs, acceptez-vous?

Le nombre des engagements annuels dans